

Discours JL Gadon. Lüneburg , 12 avril 1945.

Mesdames, Messieurs,

Je voudrais vous remercier de l'honneur que vous me faites en me donnant la parole aujourd'hui pour cet hommage aux martyrs de Lüneburg et, à travers eux, modestement, aux victimes de la déportation.

C'est aussi une parole d'émotion et d'humilité, que sont en effet ces mots devant les terribles souffrances que tous ont endurées, devant l'immense courage que tous ont manifesté pour que nous tous vivions libres aujourd'hui.

Des mots de presque rien mais pourtant indispensables pour témoigner encore et encore, transmettre toujours, génération après génération, pour ne pas oublier.

Ne pas accepter que soit dissimulée l'horreur des meurtres de masse derrière l'anonymat du nombre, l'abstraction de la statistique, mais au contraire citer les noms, donner une identité à chaque victime, montrer des visages, raconter des histoires personnelles, des histoires de devoir et de courage.

Comme celles que je voudrais raconter, à la fois communes et singulières, exceptionnelles et tragiques, celle de Serge Camman, celle d'Antoine Le Bris.

Serge, c'est mon oncle, né en 1911, mobilisé en septembre 39, soldat de juin 40, sérieusement blessé au combat, prisonnier en Allemagne, à Schwerte près de Brême, évadé. Déjà marié et père de famille, par ses camarades de travail, il entre dans la Résistance, l'Armée secrète, pour des missions de courrier vers les maquis, au prétexte de déplacements professionnels. Dénoncé, il est arrêté en avril 44 avec tout son groupe à Rennes, incarcéré et torturé, il est transféré au camp de transit de Compiègne où il arrive le 15 juillet.

Antoine c'est Antoine Le Bris, né en 1920, réfractaire au Service du Travail Obligatoire (STO), établi depuis juin 1943 à Quimper, et qui rejoint en août 1943 le réseau de résistance Libération-Nord de la même Armée secrète, dont il deviendra chef de secteur. Le 14 janvier 1944, Antoine Le Bris dirige à Quimper le groupe de résistants - dont son frère Jean - qui dérobe et détruit 44 000 dossiers de jeunes requis au travail obligatoire en Allemagne, une action véritablement unique, d'un courage et d'une efficacité exceptionnels. Arrêté, sur dénonciation, en février 44, il est torturé, incarcéré à Quimper puis à Rennes avant son transfert à Compiègne le 9 juillet 1944. Son frère Jean est également arrêté.

Serge et Antoine (ou Jean) se sont certainement croisés sans se connaître à Compiègne au camp de Royallieu.

Nous sommes le 28 juillet 1944, les Alliés ont débarqué en France depuis presque deux mois, la guerre est perdue pour l'Allemagne, et à Compiègne tous s'attendent à une libération prochaine, quand s'ébranle le convoi ferroviaire qui emmène vers Hambourg et Neuengamme 1652 déportés dont seulement 542 reviendront. Contre tout espoir, le train ne sera pas arrêté et arrivera au camp de concentration de Neuengamme le 31 juillet 1944.

Je n'ajoute rien à tout ce qui a été dit déjà sur la vie au camp et dans ses nombreux Kommandos de travail extérieur et sur les conditions de détention : la violence continue, l'extermination par le travail forcé, la faim, les maladies, les bombardements,..
Des 100 000 détenus de Neuengamme, près de la moitié ne survivra pas.

Avril 1945 (près de 10 mois après le débarquement, Paris a été libéré en août 44 et Strasbourg en novembre), les combats se rapprochent, l'ordre est donné d'évacuation des camps afin qu'il ne reste pas trace de l'enfer concentrationnaire. Depuis le camp central ou depuis les Kommandos extérieurs via le camp central, les mourants, les blessés, les malades, tous ceux qui ne peuvent pas marcher sont poussés dans des wagons de marchandises et dirigés dans des conditions épouvantables vers les mouiroirs de Sandbostel (Jean Le Bris) ou de Bergen-Belsen (Antoine Le Bris). Le train d'Antoine est bombardé en gare de Lüneburg par des avions américains le 7 avril 1945, une tragédie, un cauchemar.

J'ai lu ce que l'Atelier d'histoire de Lüneburg a remarquablement documenté : les bombes, le feu, les fusillades, la chasse aux évadés, et la faim, la soif, le froid tous ces jours après. Et la succession des exécutions. Ces jours et ces nuits de cruauté, de violence aveugle, de lâcheté et de silence, de complète et universelle misère humaine. J'ai été bouleversé. Il m'a semblé voir partir les camions qui emmenaient quelques dizaines de survivants vers Bergen-Belsen. J'ai pensé à Antoine Le Bris au soir du 11 avril et à tous ceux restés là, parqués depuis plusieurs jours dans ce champ, aux évadés repris, aux hospitalisés. Tous massacrés. Antoine avait 24 ans.

Serge est valide, à pied puis en train il est acheminé de son Kommando extérieur vers le camp central de Neuengamme puis vers la baie de Lübeck. Transféré au large sur le paquebot Cap Arcona, il est miraculeusement transbordé le 2 mai à fond de cale du cargo Athen qui échappera aux bombardements anglais du lendemain. 7300 déportés périrent en baie de Lübeck, le jour même qui devait être celui de leur libération. En effet ce 3 mai 1945, quittant l'Athen à quai à Neustadt - abandonné par son équipage et les gardiens -, mon oncle voit arriver les premiers blindés britanniques. Survivant.

Jean Le Bris est libéré à Sandbostel. Il ne cessera de témoigner pour son frère, de s'engager ; il présidera ainsi l'Amicale française de Neuengamme de 1984 à 1997, et contribuera grandement en tant qu'architecte à la réhabilitation du site du camp de Neuengamme.

En hommage particulier à mon oncle décédé en octobre 1994, et aux frères Le Bris, Antoine décédé ici en avril 1945 et Jean en avril 2012. Son fils, Yves, continuera, au sein de l'Amicale française, jusqu'à son récent décès, ce travail de mémoire qui est assurément message d'espoir.

Je voudrais remercier Monsieur Bruhn pour m'avoir invité aujourd'hui et pour l'exceptionnel travail sur le souvenir qui est accompli ici, Monsieur Ninnemann pour son accueil et Mme Letterie qui m'a permis ces dernières années, à la date anniversaire de la tragédie de la baie de Lübeck, de rencontrer les élèves des classes terminales du lycée de Neustadt. C'est aussi à ces jeunes, à leur attention et à leur émotion souvent, que je pense quand je parle d'espoir.

Merci de votre attention.